

La superstition ou le faux culte de Dieu

Emmanuel Kant – La Religion dans les limites de la Raison (1794)

DEUXIÈME SECTION DU FAUX CULTES DE DIEU DANS UNE RELIGION STATUTAIRE

La véritable et unique religion ne renferme pas autre chose que des lois, c'est-à-dire des principes pratiques tels que nous pouvons en voir par nous-mêmes la nécessité absolue, et que nous les reconnaissons, par suite, comme révélés par raison pure (et non d'une manière empirique); C'est uniquement en vue d'une Église - et il peut y en avoir différentes formes également bonnes - que sont promulgués des statuts, c'est-à-dire des prescriptions considérées comme divines, mais qui, selon notre jugement moral pur, sont arbitraires et contingentes Or, estimer cette foi statutaire (en tout cas restreinte à un peuple et qui ne saurait contenir la religion universelle) comme essentielle à tout culte divin, et en faire la condition suprême de la complaisance de Dieu en l'homme, c'est une folie religieuse¹ qui aboutit à un faux culte, c'est-à-dire à une manière d'adorer la divinité directement contraire au vrai culte divin exigé de nous par Dieu même.

§ 1. - Du principe subjectif universel de l'illusion religieuse.

L'anthropomorphisme qui est, dans la représentation théorique de Dieu et de son être, difficilement évitable aux hommes, mais en revanche, assez inoffensif (pourvu qu'il n'influe pas sur l'idée du devoir), devient très dangereux quand il est question des rapports pratiques que nous avons avec la volonté divine et de notre moralité même; car alors nous nous faisons un Dieu² que nous croyons pouvoir très facilement gagner à nos intérêts, ce qui nous permet de nous supposer dispensés de l'effort ininterrompu et pénible consistant à agir sur ce qui est le fond intime de notre intention morale. Le principe que d'ordinaire pose l'homme pour ces rapports, c'est que tout ce qu'on fait uniquement pour plaire à la divinité (à condition de n'être pas contraire directement à la moralité, sans avoir besoin d'y contribuer en quoi que ce soit) est un témoignage d'empressement à servir

1. La folie est l'illusion qui consiste à considérer comme équivalente à la chose même sa simple représentation. Ainsi, la folie avaricieuse fait trouver au riche grigou dans l'idée qu'il peut, quand il le voudra; faire usage de ses richesses, l'équivalent de l'acte même, si bien qu'il s'en tient là et ne dépense rien. La folie des honneurs attribue aux marques d'estime qui, dans le fond, ne sont pas autre chose que la représentation extérieure d'un respect (que peut-être intérieurement les autres sont loin d'éprouver pour nous) le prix qu'on ne devrait accorder qu'au respect lui-même ; de cette folie fait aussi partis le désir des titres, ainsi que l'amour des décorations, puisque ces distinctions ne sont pas autre chose que des représentations extérieures d'une supériorité sur les autres. La folie elle-même est appelée Wahnsinn parce qu'elle prend d'habitude pour la présence de la chose même une simple représentation (de l'imagination) et lui donne même valeur. - Or, croire qu'on possède (avant de s'en être servi) un moyen d'atteindre une fin quelconque, c'est ne le posséder, ce moyen, qu'en idée ; par suite, s'en tenir à la conscience qu'on le possède regardée comme tenant lieu de la possession elle-même, c'est dire être fou pratiquement; la folie pratique est la seule dont il soit question ci-dessus.

2 [Il semble évidemment étrange, et pourtant il est vrai de dire que tout homme se fait un Dieu et que même il doit s'en faire une grâce à des concepts moraux (auxquels il ajoute les propriétés infiniment grandes qui se rapportent à la faculté de représenter dans le monde un objet adéquat à ces concepts moraux) afin d'adorer en lui Celui qui l'a fait. En effet, de quelque façon qu'on ait pu nous dépeindre et nous faire connaître un être comme Dieu, et quand même un tel être (si possible) condescendit à nous apparaître lui-même, il nous faudrait pourtant confronter avant tout cette représentation avec l'idéal que nous nous faisons de cet être, afin de voir si nous avons le droit de le regarder et de l'adorer comme une divinité. Par révélation pure et simple et sans qu'on l'appuie sur la base d'un pareil concept préalable entièrement pur et capable de servir de pierre de touche, il ne peut pas y avoir de religion, et toute adoration de Dieu serait donc une idolâtrie] 2e édition.

Dieu comme des sujets soumis qui lui plaisent par cela même, et constitue un culte (in potentia) envers Dieu. - Ce n'est pas toujours par des sacrifices que l'homme croit rendre ce culte à Dieu; on a dû souvent recourir à des fêtes pompeuses, même à des jeux publics, comme chez les Grecs et chez les Romains, en usage encore aujourd'hui, avec l'illusion de pouvoir ainsi rendre la divinité favorable à un peuple ou bien même à des particuliers. Mais les sacrifices (tels que les expiations, les mortifications, les pèlerinages, etc.) ont toujours été regardés comme plus puissants et plus efficaces pour obtenir la faveur du ciel et la rémission des péchés, parce qu'ils servent plus fortement à témoigner une soumission infinie (quoique non morale) à sa volonté. Et ces tourments qu'on s'inflige à soi-même nous paraissent d'autant plus saints qu'ils sont moins utiles et qu'ils visent moins à l'amélioration morale universelle de l'homme; c'est précisément parce qu'ils sont tout à fait inutiles et que pourtant ils coûtent de la peine, qu'ils semblent avoir uniquement pour but de témoigner notre dévouement envers Dieu. - Bien que ces pratiques, dit-on, soient en fait sans utilité au regard de Dieu, Dieu y voit, cependant, la bonne volonté et le cœur de l'homme, qui, sans doute, est trop faible pour obéir aux préceptes moraux, mais qui rachète cette imperfection par l'empressement ainsi témoigné. Or on saisit ici le penchant qui nous porte à prendre une attitude, qui n'a par elle-même d'autre valeur morale que de nous servir, peut-on dire, de moyen propre à élever notre faculté de représentation sensible assez haut pour qu'elle accompagne les idées intellectuelles de fin, ou à l'abaisser dans le cas où elle agirait contre ces dernières³ ; nous attribuons pourtant à cette attitude la valeur même de la fin ou, ce qui revient au même, nous accordons à l'état d'esprit qui nous rend capables d'éprouver à l'égard de Dieu des sentiments tout dévoués (état qu'on appelle la dévotion) la valeur de ces sentiments ; nous n'avons là, par suite, qu'une illusion religieuse, susceptible de revêtir toute espèce de formes plus ou moins capables l'une que l'autre de lui donner l'aspect moral; mais sous toutes ces formes, au lieu d'une illusion simple et involontaire, nous trouvons la maxime de donner au moyen une valeur en soi afin qu'il tienne lieu de fin; et pour cette raison, sous toutes ses formes, cette illusion offre la même absurdité et mérite qu'on la rejette comme une inclination secrètement trompeuse.

§ 2. - Le principe moral de la religion opposé à cette illusion religieuse.

Je pose d'abord ce principe qui n'a pas besoin de démonstration : hormis une bonne conduite, tout ce que les hommes croient pouvoir faire pour se rendre agréables à Dieu est pure illusion religieuse et faux culte qu'on rend à Dieu.- Je dis : ce que l'homme croit pouvoir faire; car je ne veux pas contester qu'au-dessus de tout ce qu'il est en notre pouvoir de réaliser, il ne puisse y avoir encore, dans les secrets de la sagesse suprême, quelque chose que Dieu serait seul à même de faire pour nous rendre agréables à sa divinité. Mais si l'Église avait à nous annoncer un pareil mystère comme une chose révélée, il y aurait une dangereuse illusion religieuse à prétendre que, par elle-même, la

³ Pour ceux qui, dans tous les passages où les distinctions entre le sensible et l'intellectuel ne leur sont pas assez familières, croient trouver des contradictions de la Critique de la Raison pure avec elle-même, je ferai remarquer ici que partout où il est question de moyens sensibles au service d'une fin intellectuelle (de la pure intention morale) ou des obstacles mis à cette dernière par les premiers, il ne faut jamais concevoir comme étant directe cette influence de deux principes aussi hétérogènes. En effet, nous pouvons, en tant qu'êtres sensibles, jouer un rôle dans les manifestations du principe intellectuel, c'est-à-dire dans la détermination de nos forces physiques par le libre arbitre, détermination qui se traduit en actes ; nous pouvons agir pour ou contre la loi ; si bien que la cause et l'effet sont représentés comme étant homogènes en réalité. Mais pour ce qui est du suprasensible (du principe subjectif de la moralité en nous, qui se trouve enfermé dans la propriété incompréhensible de la liberté), par exemple, du pur sentiment religieux, en dehors de sa dol (ce qui est déjà suffisant, nous n'en connaissons rien qui ait trait au rapport de cause et d'effet dans les hommes, ou, autrement dit, nous ne pouvons pas nous expliquer la possibilité de regarder comme imputables aux hommes leurs actes, phénomènes de ce monde sensible qui auraient leur raison dans la nature morale de l'homme, précisément parce que ces actes sont libres et qu'il faut tirer du monde sensible les principes d'explication de tous les événements qui s'y réalisent.

foi donnée à cette révélation, telle que nous la rapporte l'Histoire sainte, et la profession (interne ou externe) de cette foi nous rendent agréables à Dieu. En effet, cette foi, en tant qu'aveu intime de la vérité profonde de son objet (als inneres Bekenntniss seines festen Fürwahrhaltens), est un acte extorqué par la terreur; et cela est si vrai qu'un homme loyal aimerait mieux se voir imposer n'importe quelle autre condition, - parce que tous les autres cultes serviles ne pourraient jamais lui donner à faire que des actions superflues, tandis qu'ici on exige de lui un acte contraire à sa conscience, en voulant qu'il déclare vrai ce dont il n'est point convaincu. Donc, quand il réussit à se persuader que sa foi proclamée est capable par elle-même (comme acceptation d'un bien qui lui est offert) de le rendre agréable à Dieu, l'homme croit voir en cette profession une chose qu'il peut, en dehors d'une vie conforme aux lois morales et toute consacrée aux actes vertueux qu'on doit accomplir dans le monde, faire pour son salut en dirigeant son culte directement vers Dieu.

Premièrement, sous le rapport des imperfections de notre justice à nous-mêmes (justice qui vaut devant Dieu), la raison ne nous laisse pas tout à fait sans consolation. Quiconque, nous dit-elle, inspiré par le vrai sentiment du devoir et de la soumission au devoir, fait tout son possible pour s'acquitter de ses obligations (en s'approchant au moins de plus en plus de la conformité parfaite avec la loi) peut espérer qu'à ce qui dépasse ses forces la sagesse suprême suppléera de quelque manière (capable de rendre immuable l'intention de cette progression constante); mais elle ne se flatte pas de pouvoir en déterminer le mode, ni de savoir en quoi consiste une pareille assistance divine qui est peut-être entourée de tant de mystère que Dieu, pour nous la révéler, pourrait tout au plus nous en faire avoir une représentation symbolique, dont le côté pratique nous serait seul intelligible et où nous ne pourrions pas voir spéculativement ce qu'est en soi ce rapport de Dieu à l'homme, ni l'exprimer par des concepts, alors même que Dieu voudrait nous dévoiler un tel mystère. - Supposons maintenant qu'une certaine Église affirme qu'elle sait, d'une façon précise, la manière dont Dieu supplée à l'imperfection morale du genre humain et qu'elle voue, en même temps, à la damnation éternelle tous les hommes qui, n'ayant point connaissance de ce moyen de justification naturellement inconnu à la raison, n'en font pas un principe fondamental de religion et ne le proclament point comme tel ; quel serait en ce cas l'homme de peu de foi ? celui qui garderait sa confiance en Dieu, sans savoir de quelle manière se produira ce qu'il espère, ou celui qui voudrait connaître exactement comment l'homme sera délivré du mal pour ne pas rejeter tout espoir de salut ? - Au fond, ce dernier se rend compte qu'il n'a pas un grand intérêt à la connaissance de ce mystère (car sa raison lui enseigne déjà que savoir quelque chose, sans y contribuer en rien, n'offre pour lui aucune utilité) ; mais s'il veut le savoir, c'est seulement afin de pouvoir (ne serait-ce qu'en son for intérieur) faire de la foi qu'il professe à l'égard de tout cet objet de la révélation par lui acceptée et glorifiée, un culte divin susceptible de lui mériter la faveur du Ciel, avant que, de toutes ses forces, il ait travaillé à se bien conduire, et par suite d'une manière absolument gratuite, un culte de Dieu qui serait capable de lui fabriquer surnaturellement une bonne conduite, ou du moins, s'il venait à être pris en faute, de réparer sa transgression. Deuxièmement, dès que l'homme s'écarte, aussi peu que ce soit de la maxime énoncée ci-dessus, **le faux culte de Dieu (la superstition)** n'a plus de limites; en dehors de cette maxime toutes les pratiques sont arbitraires (quand elles ne sont pas directement contraires à la moralité). Depuis le sacrifice des lèvres, le moins difficile de tous, jusqu'à celui des biens de cette terre, qui, du reste, pourraient être mieux employés au profit de l'humanité, jusque à l'immolation même de sa propre personne qu'il fait en quittant le monde (pour vivre en ermite, en fakir, en moine), l'homme offre tout à Dieu, sauf son intention morale; et quand il dit à Dieu : « Je vous offre mon cœur », il n'entend point parler de l'intention de vivre comme il est agréable à Dieu, mais exprimer de tout cœur le désir de voir ce sacrifice accepté par Lui comme tenant lieu d'une vie conforme au devoir. (Natio gratis anhelans, multa agendo nihil agens. PHÈDRE.) Enfin, quand on a pris comme règle d'action (Maxime) un culte qu'on prétend agréable à Dieu en lui-même et capable même au besoin de nous réconcilier avec Lui sans être purement moral, il n'y a plus dès lors entre les diverses manières de servir Dieu mécaniquement, peut-on dire, de différence essentielle qui donne l'avantage à l'une plus qu'aux autres. Toutes ont la même valeur (chacune n'en ayant aucune) et c'est grimace pure que de se regarder, parce que l'on s'écarte avec plus de finesse du principe intellectuel, qui est le seul principe de l'adoration de Dieu véritable,

comme étant d'une essence plus raffinée que ceux qui ont le tort de pencher davantage et d'une façon qu'on dit plus grossière vers la sensibilité. Se rendre à l'église aux jours obligés, faire des pèlerinages aux sanctuaires de Lorette ou de Palestine, envoyer ses prières aux magistrats célestes en formules exprimées des lèvres, ou les leur expédier par la poste-aux-prières, comme les Thibétains (qui croient que leurs souhaits, exposés par écrit, atteignent aussi bien leur but poussés par le vent, par exemple, quand ils sont consignés sur un pavillon, où lancés avec la main qui sert de catapulte quand on les enferme dans une boîte), toutes ces pratiques de dévotion, quelles qu'elles soient, par lesquelles on cherche à remplacer le culte moral de Dieu, reviennent au même et n'ont point plus de valeur l'une que l'autre. - La différence entre les formes extérieures du culte n'est pas ce qui importe ici ; la seule chose à envisager, au contraire, c'est le principe unique, qu'on adopte ou que l'on rejette, de se rendre agréable à Dieu par la seule intention morale qui trouve dans les actes son expression vivante, ou par des puérités et des fainéantises pieuses⁴. Mais ne peut-on pas dire qu'il y a aussi en morale une illusion de ce genre : la superstition du sublime qui s'élève au-dessus des facultés humaines, et qu'on pourrait ranger, avec la superstition religieuse rampante dans la classe générale des illusions qui viennent de nous ? Non, car l'intention vertueuse ne s'occupe que du réel, d'une chose par elle-même agréable à Dieu et en harmonie avec le plus grand bien du monde. Sans doute, une folie de présomption peut s'y joindre, en vertu de laquelle on se croit adéquat à l'idée, de son saint devoir ; mais ceci n'est qu'accidentel. Donner à l'intention morale la valeur la plus élevée, ce n'est pas tomber dans une illusion, mais contribuer, au contraire, et d'une manière efficace, à ce qui est le mieux du monde. Il est d'usage en outre (tout au moins dans l'Église) d'appeler nature ce que les hommes peuvent accomplir au moyen du principe de la moralité, et de donner le nom de grâce à ce qui a uniquement pour but de suppléer aux imperfections de tout notre pouvoir moral ; cette grâce, du fait que c'est un devoir pour nous d'avoir un pouvoir moral suffisant, nous ne pouvons que la souhaiter ou aussi l'espérer et la demander ; on regarde les deux ensemble comme les causes efficientes de l'intention qui suffit à nous faire adopter une vie agréable à Dieu, mais on a l'habitude non seulement de distinguer entre la nature et la grâce, mais encore de les opposer radicalement l'une à l'autre. Croire que l'on peut distinguer les effets de la grâce de ceux de la nature (de la vertu) ou que l'on est à même de les produire en soi est une pure extravagance, car nous ne pouvons reconnaître d'aucune façon dans l'expérience un objet suprasensible, ni encore moins agir sur un pareil objet de manière à le faire descendre jusqu'à nous, bien qu'il se produise parfois dans notre âme (Gemüth) des mouvements qui nous poussent à être moraux, mouvements que nous ne pouvons nous expliquer et par rapport auxquels nous sommes contraints d'avouer notre ignorance : « Le vent souffle où il veut, mais tu ne sais pas d'où il vient », etc. C'est une sorte de folie que de vouloir percevoir en soi des influences célestes ; cette folie, sans doute, peut bien avoir de la méthode (parce que ces prétendues révélations internes doivent toujours se rattacher à des idées morales, et par conséquent rationnelles), mais cela ne l'empêche pas d'être une illusion personnelle préjudiciable à la religion. Tout ce qu'on peut dire de la grâce, c'est que ses effets peuvent se produire, que peut-être même ils sont nécessaires, pour suppléer à l'imperfection de nos aspirations morales ; par ailleurs, nous sommes impuissants à rien déterminer relativement à ses caractères et encore plus à rien faire pour produire la grâce en nous. L'illusion où l'on est de pouvoir, par des actes religieux culturels, travailler, si peu que ce soit, à sa justification devant Dieu, porte le nom de superstition religieuse ; de même, l'illusion qui consiste à vouloir arriver à ce but par une aspiration à un prétendu commerce avec Dieu est l'extravagance religieuse. - C'est une folie superstitieuse que de vouloir être agréable à Dieu par des actions que tout homme peut accomplir

4. C'est un phénomène psychologique que les adeptes d'une confession dans laquelle il y a moins de dogmes à croire se sentent par là même comme ennoblis et comme plus éclairés, bien qu'ils aient gardé cependant assez de croyances statutaires pour n'avoir pas le droit de jeter (comme ils font) du haut de leur pureté prétendue, un regard de mépris sur leurs frères plongés dans la même erreur ecclésiastique. Leur sentiment s'explique par ce fait. qu'ils se trouvent, aussi peu que ce soit, plus rapprochés ainsi de la vraie religion morale, bien qu'ils demeurent encore toujours attachés à l'illusion qu'ils peuvent compléter cette religion par des observances pieuses, où la raison n'est qu'un peu moins passive.

sans avoir besoin d'être homme de bien (par la profession, v. g., d'articles de foi positifs, par la fidélité à l'observance ecclésiastique de même qu'à la discipline, etc.). On l'appelle superstitieuse parce qu'elle a recours à de simples moyens physiques (et non moraux) qui ne sauraient avoir absolument aucun effet par eux-mêmes sur une chose qui n'est pas d'essence physique (c'est-à-dire sur le bien moral). - Mais une illusion se nomme extravagante quand le moyen même qu'elle imagine, étant de nature suprasensible, ne se trouve pas au pouvoir de l'homme, sans qu'il soit besoin de considérer l'impossibilité d'atteindre la fin suprasensible que l'on vise par ce moyen ; car pour avoir ce sentiment de la présence immédiate de l'Être suprême et pour distinguer un tel sentiment de n'importe quel autre, même du sentiment moral, l'homme devrait être capable d'une intuition pour laquelle il n'est point de sens dans sa nature. - La folie superstitieuse, contenant un moyen en lui-même capable de servir à plusieurs sujets et de leur permettre au moins de lutter contre les obstacles opposés chez eux à une intention agréable à Dieu, est, à ce titre, apparentée à la raison et n'est qu'accidentellement condamnable, du fait qu'elle transforme en objet agréable immédiatement à Dieu ce qui ne peut être qu'un pur moyen; en revanche, l'illusion religieuse extravagante est la mort morale de la raison, sans laquelle pourtant nulle religion n'est possible, puisque toute religion, de même que toute moralité, d'une manière générale, doit se fonder sur des principes (Grundsätze). Pour écarter ou prévenir toute illusion religieuse, une foi ecclésiastique doit donc se faire une règle fondamentale (Grundsatz) de contenir, outre les dogmes positifs dont, pour l'instant, elle ne peut pas se passer entièrement, encore un principe (Princip) qui fasse de la religion de la bonne conduite le vrai but où l'on doit viser, afin qu'on puisse un jour se passer des dogmes en question.